



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

50^e édition

DOSSIER DE PRESSE

DARIA DEFLORIAN

ANTONIO TAGLIARINI

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Nicolas Lebrun

assistant.presse@festival-automne.com | 01 53 45 17 13

DARIA DEFLORIAN ANTONIO TAGLIARINI

*Nous aurons encore l'occasion de
danser ensemble*

Un projet de **Daria Deflorian** et **Antonio Tagliarini**
librement inspiré du film *Ginger et Fred* de **Federico Fellini**
Jeu et co-création, **Francesco Alberici**, **Martina Badiluzzi**,
Daria Deflorian, **Monica Demuru**, **Antonio Tagliarini**,
Emanuele Valenti

Assistanat à la mise en scène et collaboration à la
Dramaturgie, **Andrea Pizzalis**

Collaboration artistique, **Attilio Scarpellini**

Lumière, **Gianni Staropoli**

Scénographie, **Paola Villani**

Son, **Emanuele Pontecorvo**

Costumes, **Metella Raboni**

Direction technique, **Giulia Pastore**

Photos et vidéos de scène, **Andrea Pizzalis**

Traduction, surtitrage, **Federica Martucci**

Accompagnement et diffusion, **Giulia Galzigni / Parallèle**

Administration, **Grazia Sgueglia**

Training claquettes, **Lorenzo Grilli**

une production : Associazione culturale A.D., Teatro di Roma – Teatro Nazionale, Emilia Romagna Teatro Fondazione, Fondazione Teatro Metastasio di Prato // coproduction : Comédie de Genève, Odéon – Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Théâtre populaire romand – Centre neuchâtelois des arts vivants, Théâtre Garonne – scène européenne et Centre Dramatique National Besançon Franche-Comté // avec le soutien de Interreg France-Suisse 2014-2020, programme européen de coopération transfrontalière dans le cadre du projet MP#3, et de Romaeuropa festival // résidences : Ostudio Roma, Théâtre Garonne – scène européenne

La nouvelle pièce du duo italien cher au Festival d'Automne, après un travail inspiré de *Désert Rouge* de Michelangelo Antonioni, se frotte de nouveau à un monstre sacré du cinéma italien : Federico Fellini, en s'inspirant librement du film *Ginger et Fred*.

À la fin du film, Amelia dit à Pippo : « Je ne crois pas que nous aurons encore l'occasion de danser ensemble ». Le duo de performeurs prend cette phrase à contrepied en prolongeant une recherche impulsée avec *Quasi niente* (*Presque rien*) autour du fil rouge qui unit les générations, ouvrant un espace d'espoir dans la transmission. Ici se joue une conversation performative et dansée entre trois couples, respectivement trentenaire, quadragénaire et sexagénaire, que bien vite la trame invite à percevoir comme un seul et même couple qui, traversant les années, dialogue avec des moments passés ou à venir de sa vie. De ces glissements temporels s'exhale une douce atmosphère, assez déconcertante, voisine du royaume des rêves, lesquels étaient si riches en trouvailles pour le grand réalisateur, qui les a dessinés jusqu'à ses derniers jours. En quête de ce résidu de pureté qui se transforme en révolte, même impuissante, chez les deux personnages felliniens, cette pièce est une ode au couple et à l'énergie du dialogue, le dialogue comme possibilité d'avancer ensemble.

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE / ATELIERS BERTHIER

Ven. 10 au sam. 18 décembre

Durée estimée : 1h40

En italien surtitré en français

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

Odéon-Théâtre de l'Europe

Lydie Debièvre

01 44 85 40 57 | presse@theatre-odeon.fr

ENTRETIEN

Daria Deflorian, Antonio Tagliarini, quelles sont les raisons qui vous ont donné envie de travailler autour du film *Ginger et Fred* de Federico Fellini ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Il arrive souvent que l'intuition d'un nouveau projet naisse pendant le travail précédent. Nous immerger dans l'œuvre d'Antonioni nous a permis de travailler la qualité de soustraction, d'épure qui nous appartenait déjà. Nous avons alors ressenti le besoin de travailler par la suite, à l'inverse, «l'addition», le cumul. Et il est certain que Fellini détient cette qualité. A cela s'est mêlé le désir d'affronter la nature de notre couple d'artistes de manière plus directe. Le premier grand amour d'Antonio Tagliarini était la danse et nous avons dédié notre première œuvre à Pina Bausch. On s'est amusé à l'idée de travailler sur un couple d'artistes acteurs (car Pippo et Amelia, les protagonistes du film, ne sont pas deux danseurs, mais deux acteurs qui dansent) imitant deux stars : Ginger Rogers et Fred Astaire. Dans un jeu de poupées russes, tour à tour, nous retraçons le travail de Giulietta Masina et de Marcello Mastroianni qui incarnent tantôt Amelia et Pippo, tantôt Ginger et Fred. Ce n'est pas un hasard si la performance parallèle au spectacle (comme souvent, nous préparons une performance pour un nombre limité de spectateurs en complément de ce spectacle) s'appelle *Sovrimpressioni* (*Surimpression*). Ce sont les points de départ. Une fois que nous avons commencé l'enquête, nous avons découvert bien d'autres moteurs à ce travail, en particulier le thème de la douleur, la surprise, l'évidence du vieillissement.

Il est vrai que dans votre dernière pièce, *Quasi niente* (Presque rien), vous vous frottez déjà à un monstre sacré du cinéma, Michelangelo Antonioni ; y a-t-il un lien entre les deux opus ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Pour notre génération, des artistes comme Michelangelo Antonioni et Federico Fellini ont été des références en matière de liberté, de rupture, de révolution des formes. Ils l'étaient quand nous étions jeunes, mais les regarder maintenant est encore plus intéressant. Nous sommes frappés par la grande différence entre les deux auteurs, leur capacité à parler du présent sans «courir après». Ce ne sont pas des auteurs «réalistes», pourtant il n'y a pas une seule seconde où leur travail renonce à s'interroger, à prendre position, à relancer des problématiques à la fois personnelles et collectives.

Quelles sont vos scènes préférées dans *Ginger et Fred* ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Trois scènes nous ont séduits en premier lieu. La scène de la coupure d'électricité, lorsque le studio de télévision s'arrête pendant la brève performance de Pippo et Amelia, est un moment de vérité, d'intimité, où la poésie se fraie un chemin dans le silence et l'obscurité. La deuxième scène, visuellement magnifique, est celle du couple se réfugiant dans une salle de bain en cours de rénovation pour répéter son numéro. La timidité, la honte à l'idée de se présenter ainsi aux autres personnes âgées, la persévérance avec laquelle ils se préparent - nous sommes au milieu des années quatre-vingt - à une représentation quasiment impossible, cela nous a émus. Enfin, le moment où, après le numéro, ils retournent en coulisses, hébétés, fatigués, touchés d'avoir été sur scène. L'espace d'un instant, Fellini parvient à nous faire comprendre, à nous faire ressentir la vibration qu'un geste artistique, même le plus simple, peut déclencher à la fois chez ceux qui le réalisent et chez ceux qui le regardent.

Que représentent-ils pour vous, ces personnages de Pippo et Amelia qu'incarnent Marcello Mastroianni et Giulietta Masina ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Pippo et Amelia sont deux belles personnes. Pures, même dans leurs contradictions. En eux, vous ressentez la vocation, l'engagement, au-delà des résultats obtenus. Ils parlent de claquettes avec une passion que le temps n'a pas altérée. Amelia apparaît comme une femme petite-bourgeoise, terne, dénuée de charme. Pourtant, elle est extraordinaire dans son ouverture d'esprit, dans sa capacité d'écoute de tout et de tous, et même dans sa perception d'elle-même, elle est d'une grande sincérité. Il est têtu, peut-être n'avait-il pas un grand talent, mais il a travaillé, s'est engagé toute sa vie. Pippo est un homme indécis, se noyant ici dans l'alcool, là dans sa vanité. C'est un grand artiste malheureux. En dépit des «défaites», il fait partie de ceux qui réussissent à ré-imaginer un avenir après chaque chute.

Et leurs personnalités réelles ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Marcello Mastroianni est un immense acteur. Il a toujours fait partie de notre imaginaire, notamment avec ce charme, cet air séduisant tombé des nuages. Le voir si vieux, si chauve, si ridicule est destabilisant. On sait que Fellini l'a habillé de ses propres vêtements, a demandé que ses cheveux soient éclaircis avec une pince à épiler pour qu'il lui ressemble. On sait aussi que Fellini et Masina n'avaient pas travaillé ensemble depuis trente ans, tout comme Pippo et Amelia. Donc nous ne voyons pas seulement sur scène les deux alter-ego du réalisateur réunis pour la première fois, nous y devinons aussi un dialogue souterrain de corps âgés qui se sont connus toute leur vie. Giulietta Masina est une artiste très intéressante à observer, à mieux connaître. La lecture de quelques biographies à son sujet nous a rappelé combien il a pu être difficile pour elle de travailler à cette époque, pour une femme menue, apparemment peu séduisante, même en étant l'épouse de Federico Fellini. La Masina est une grande actrice qui méritait une plus grande carrière.

Quel a été le processus d'écriture de la pièce ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Dans notre manière de faire, tout se fait en même temps et en relation : les intentions et les idées voyagent sans cesse entre un projet et sa réalisation. Il y a une oscillation continue entre l'intention, nos buts et les accidents, les miracles en cours de travail au plateau. Chaque fois que nous basculons d'un côté, nous essayons de trouver un nouvel équilibre, même précaire. Dans cette pièce, nous sommes six, certains sont des interprètes avec qui nous avons déjà travaillé, d'autres sont pour la première fois sur scène avec nous. La première étape importante est de créer le groupe. La façon dont cela se produit est toujours assez énigmatique... Mais à un moment, nous en prenons conscience, ça y est : nous devenons un monde, avec son propre langage, ses habitudes, ses rituels. La création du groupe et l'appropriation du matériau de départ ont voyagé ensemble, nous nous sommes rencontrés à travers *Ginger et Fred* de Federico Fellini. En même temps, nous nous sommes rencontrés au-delà du film de Fellini, dans les questions que ce film soulevait.

Le titre de votre pièce prend le contrepied d'une phrase qu'Amelia dit à Pippo à la fin du film : "Je ne crois pas que nous aurons encore l'occasion de danser ensemble". Pouvez-vous nous l'expliquer ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Lorsque, parmi les nombreuses possibilités que nous avons imaginées, nous nous sommes concentrés sur cette phrase qu'Amelia dit vers la fin du film à Pippo, une discussion s'est installée dans le groupe de travail entre la version du film et la possibilité d'en inverser le sens. On était en pleine deuxième vague de pandémie... Un immense besoin des corps de s'embrasser de nouveau, de danser ensemble.

Dans À l'infini Fellini, Goffredo Fofi décrit l'artiste comme étant "notre meilleur anthropologue et l'un de nos plus grands moralistes" : qu'en pensez-vous ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : En Italie, le centenaire de la naissance de Fellini a mis en lumière de nombreux matériaux, il y a eu, et il y a toujours des conférences, des expositions, des documentaires. Le réalisateur que nous connaissons à également beaucoup dit et écrit, il s'est exprimé sur des questions liées à l'art mais aussi à la manière d'être au monde, et l'a toujours fait de manière percutante, drôle, surprenante. Pour le documentaire que nous sommes en train de réaliser avec Jacopo Quadri sur le processus de travail - du film à la représentation théâtrale -, nous avons eu un long entretien avec Fofi, qui a reconfirmé cette définition. On pense qu'il a raison, anthropologue, Fellini l'a certainement été dans nombre de ses films, à commencer par le plus célèbre de tous, *La Dolce vita*. Tout se passe comme si, après les extraordinaires recherches ethnologiques menées par Ernesto De Martino sur les survivances d'une culture magique et rituelle dans notre sud, en Italie c'étaient surtout des artistes et des écrivains qui racontaient les contradictions du processus de modernisation d'une société, presque passée sans transition du monde paysan à l'univers industriel. Piergiorgio Giacchè, qui est anthropologue, dit à juste titre que Fellini et Pasolini ont été les deux grands observateurs de l'âme italienne de la seconde moitié du XXe siècle : le premier uniquement avec les outils du cinéma, en pur artiste, le second en intégrant le cinéma dans une œuvre à la fois poétique et prophétique. Nous n'avions pas *La Société du spectacle* de Guy Debord, mais nous avons eu 8 ½ de Fellini.

C'est aussi à la fois un travail sur le couple et un travail sur le dialogue. Pouvez-vous expliciter le lien entre ces deux dimensions ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Le travail sur le couple et le travail sur le dialogue se sont entremêlés au cours du processus de travail. Sans jamais oublier la singularité de chaque interprète, nous avons essayé de mettre en évidence le lien entre les personnes. Lien constitué de différences, d'affrontements, mais aussi de soutien et de plaisir. Le dialogue avait d'abord lieu entre les corps, dans la danse. Aujourd'hui, dans nos sociétés, les gens ont pris l'habitude de danser seuls : c'est pourquoi, à l'inverse, en répétitions, nous avons expérimenté des danses de couple, en étudiant en particulier ce petit temps qui s'écoule entre le moment où chacun est encore seul dans l'espace mais sur le point de toucher l'autre, de l'embrasser, et cet autre temps, tout aussi précieux, où l'on se détache, pour se retrouver de nouveau seul.

C'est aussi, dans la lignée de Quasi niente (Presque rien), avec, sur scène, trois couples respectivement trentenaire, quadragénaire et sexagénaire, un travail sur le fil rouge qui unit les générations. Pouvez-vous là aussi nous en dire plus ? Est-ce une allégorie ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : En effet, les questions posées par *Presque Rien* sont loin d'être épuisées. D'une part, il y a une réalité : travailler depuis quelque temps avec des personnes d'âges différents du nôtre nous met quotidiennement devant la question des générations et la possibilité permanente de bouleverser les hiérarchies et les compétences. D'autre part, il y a la récurrence dans nos œuvres de la durée de l'existence, de la coexistence de différentes temporalités. Entre peurs et désirs, nous réécrivons chaque jour ce qui nous arrive, ce qui nous est arrivé, ce qui va arriver.

Il y a aussi une considération des mutations du monde de l'art..

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Nous continuons en effet à parler de ces mutations, sans trop nous demander qui est le « donneur d'ordre » de ce que l'on appelle l'art : le marché, comme bon nombre le dénoncent, ou la société, comme certains l'espèrent ? Ou l'art est-il « autonome », indépendant, comme l'ont toujours soutenu bon nombre de théoriciens ? Nous venons, et nous le savons bien, du théâtre d'art du XXe siècle, et donc de l'idée que l'artiste lui-même offre son regard à la société, mais nous savons bien que cette relation a profondément changé au cours du temps. Aujourd'hui c'est la double pression du marché et du consensus qui conditionne les processus de création et modifie le rapport entre l'artiste et un public. Alain Badiou dit que le théâtre peut encore compter sur chacun de ses spectateurs. Nous souhaitons que ce soit vrai. Mais, nous aussi, nous nous retrouvons à travailler autour de cette frontière floue. C'est pourquoi nous nous intéressons dans notre travail à la résistance des vies marginales, précaires, sinon minuscules, comme dirait Pierre Michon, qui furent un instant illuminées par le rayon de lumière de l'art.

Comment avez-vous traversé depuis un an, en tant qu'artistes, cette période de pandémie ?

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : Comme tous. Oscillant entre problèmes concrets et élans de réflexion, nous avons tenté d'imaginer un changement après cette aventure planétaire complexe. Nous pensons être responsables, en tant qu'artistes et en tant que personnes, d'un véritable élan collectif qui ne doit pas être aveuglé par l'euphorie d'une prétendue « reprise ».

Propos recueillis par Mélanie Drouère

BIOGRAPHIE

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

Basés à Rome, auteurs, acteurs, metteurs en scène, performeurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini collaborent depuis 2008. Ensemble, ils puisent leur inspiration dans un terrain à l'intersection des arts contemporains et d'un questionnement qui tient de la philosophie, de la sociologie et de la réflexion politique. Après *Rewind*, un hommage au *Café Müller* de Pina Bausch présenté dans plusieurs festivals européens, ils créent en 2009 au Teatro Palladium *From A to D and back again (Ma philosophie de A à B et vice versa)* d'après Andy Warhol. En 2010, ils réalisent *Trend*, une lecture scénique d'après *Blackbird*, de David Harrower. Un an plus tard, leur *Progetto Reality* débouche sur une installation/performance et sur un spectacle. Ils commencent à réfléchir à la création de *Ce ne andiamo...* en décembre 2012 à l'invitation de Gabriele Lavia et du Teatro di Roma, avant de trouver sa forme définitive et sa distribution complète en novembre 2013 au Roma Europa Festival. Daria Deflorian, qui a joué le rôle de La Sgricia dans *Les Géants de la montagne* de Pirandello sous la direction de Stéphane Braunschweig, a été artiste associée au Théâtre national de la Colline pour la saison 2015-2016.

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini au Festival d'Automne à Paris :

2015 *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*
(La Colline - Théâtre national)
Reality (La Colline - Théâtre national)

